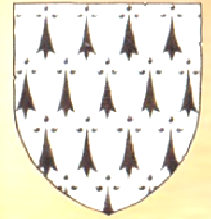




L'Hermine



Bulletin du Prieuré Saint-Louis

« Potius mori quam foedari »

Rosa, rosa, rosam,...

Jacques Brel a pu mettre en chanson les déclinaisons apprises par les jeunes écoliers, et de son côté Georges Brassens a pu déclamer, dans son langage fleuri, que sans le latin la messe nous ennueie profondément. La chanson française et le bon sens nous montrent que la langue latine ne laisse pas indifférent, et surtout elle ne l'est pas dans le domaine religieux.

Il y a peu, le nouveau supérieur de la FSSPX, M. l'abbé Pagliarani, a pu déclarer que la Tradition est un trésor à redécouvrir. Nul doute que le latin en fasse partie de manière éminente, comme le rappelle le magistère.

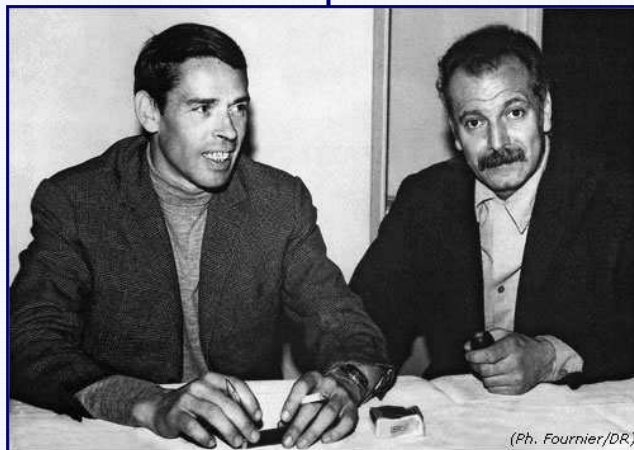
Le Pape Pie XI, dans son document *Officiorum*

omnium du 1^{er} août 1922, déclare : « L'Église, qui groupe dans son sein tous les peuples, qui est appelée à durer jusqu'à la fin des siècles et qui exclut de son gouvernement toute forme de démagogie, requiert de sa nature même une langue qui soit **universelle, immuable, non vulgaire.** » Cette description des qualités de la langue de l'Église, reprise d'ailleurs par tous les Papes suivants jusqu'à Jean XXIII dans la constitution *Veterum Sapientia*, a été ensuite comme occultée.

Par cette définition, les Papes ont rappelé que le latin est la langue de l'Église et elle seule, d'autres pouvant être des langues liturgiques au sein de l'Église catholique, comme le grec ou le syriaque. Ce choix ne revient pas à une préférence ethnique ou autre, mais à un fait historique qui ne méprise

personne mais sait utiliser l'instrument le plus adapté pour le bien de tous. Le génie de l'Église a d'ailleurs conservé dans le rite latin les justes traces des autres langues sacrées, puisqu'on y trouve entre autres le Kyrie en grec, et l'alleluia ou l'amen en hébreu.

Universelle



(Ph. Fournier/DR)

Le latin est la langue du magistère. L'Église conciliaire rappelle en effet que le latin est la langue de référence de ses documents officiels. Une seule langue permet d'éviter la multiplicité des interprétations, qui est vite source de flous et de divisions.

Sous l'angle de la langue liturgique, les fidèles de culture latine regroupent l'immense majorité des enfants de l'Église. Mais surtout, loin du complexe occidental d'imposer sa culture, les peuples évangélisés récemment réclament cette langue. Combien de prêtres ayant été en Afrique pourront vous dire le zèle et l'insistance des âmes de ce continent pour chanter

Sommaire

Éditorial (Abbé France)	1
L'ultime sacrement	3
Le téléphone insupportable	4
Le Pont des chapelets	5
Trois-Rivières avant le Pont !	7
Les Activités paroissiales	9
Une puissance d'intercession insoupçonnée !	10
Photos des travaux	12
Chronique des mois passées	13
Carnet Paroissial, Dates	14

la liturgie ou répondre à la messe, non dans leur dialecte, mais bien dans la langue de Cicéron. Le père Buliard, missionnaire chez les esquimaux dans le grand Nord canadien, avait fait d'énormes efforts pour traduire des cantiques dans leur langue. Mais ses ouailles ont protesté et réclamé de chanter « dans la langue de leur père de Rome ». Avec humour, le missionnaire remarque que la latinité et la musique n'y ont pas gagné grand-chose, mais à long terme c'est une foi qui s'enracine, et quelle leçon pour nous, occidentaux ! Le latin est donc un instrument anti-Babel, un signe d'unité de l'Eglise qui permet à tout homme de suivre une messe n'importe où dans le monde. Souvenons-nous également que cette langue donne cet avantage d'universalité car elle n'est la langue de personne, aucun peuple ne la pratiquant de manière commune ni ne pouvant se l'approprier comme patrimoine exclusif. Ainsi, pas de jaloux !

Le latin présente une unité temporelle et spatiale, permettant de nous unir directement aux prières de nos pères. Cette langue ajoute l'avantage d'une universalité de corpus, alliant la liturgie, la théologie, le magistère, la philosophie. Il existe ainsi une résonance qui vient enrichir la foi, éclairer l'intelligence.

Immuable

Le latin permet non seulement d'assurer la stabilité des dogmes au cours des siècles, comme le montre tout simplement le credo, mais en outre, son usage liturgique permet d'éviter une évolution de la foi due à des cérémonies improvisées. La loi de la prière influence la loi de la foi, nous dit un vieil adage en latin. Ainsi l'exprimait Mgr Lefebvre dans sa *Lettre aux catholiques perplexes* : « Croyez-vous qu'on aurait pu conserver pendant deux millénaires, sans corruption aucune, les formulations des vérités éternelles, intangibles, avec des langues évoluant sans cesse et différentes selon les pays et même selon les régions ? Si l'on confie la liturgie à la langue du moment, il faudra l'adapter continuellement en tenant compte de la sémantique. » Et Pie XII lui-même disait, dans son encyclique *Mediator Dei* traitant de la liturgie que dans ce domaine « l'emploi de la langue latine est (...) une protection efficace contre toute corruption

de la doctrine originale. »

Cette stabilité de la langue est un élément fort dans le développement spirituel de chacun, car la piété est une vertu qui demande de s'enraciner dans la durée. L'Eglise a toujours enseigné qu'en cette matière, la variation est le plus sûr moyen de piétiner. Par exemple, les changements de traduction du « je vous salue Marie », par « Réjouis-toi Marie » dans le culte public gêne l'approfondissement spirituel, quand il ne vient pas apporter de l'eau au moulin de l'hérésie. Dans ce siècle de changement permanent, les prières de l'Eglise sont souvent le dernier rocher qui demeure immobile, point fixe au milieu de la tempête.

Sacrée

Langue sacrée, c'est-à-dire qui ne soit pas vulgaire, utilisée couramment par tous en toute circonstance. Le propre du sacré est d'être séparé du monde courant. Même si le latin était une langue vulgaire au commencement de son utilisation liturgique, elle s'est progressivement anoblie et enrichie de majesté. Quel avantage de posséder un cadre comme cet idiome pour se couper du monde et s'unir à Dieu ! De même que nos églises sont des écrans qui permettent d'entrer



instantanément en contact avec le mystère, une prière en une langue différente nous fait entrer immédiatement dans une autre dimension. Et quand cette langue est réservée au culte et ne sert pas aux affaires habituelles, alors notre âme est directement liée au ciel. Bien entendu, cela n'empêche pas de comprendre en français ce qu'on lit en latin, et cela n'enlève rien aux prières en français ou en breton, mais écouter une pièce de grégorien donne un réflexe naturel qui nous tourne vers le surnaturel. Tout cela peut être pour vous une évidence, cher lecteur, mais il serait bon de s'enrichir des textes habituels en s'en imprégnant dans son missel, qui permet à la fois de goûter la suavité de la langue latine et de comprendre en français la profondeur des textes, soit de l'ordinaire de la messe, soit du propre.

Les ennemis du latin dans la liturgie

Les objections contre le latin dans la liturgie viennent du protestantisme et du jansénisme, et ont été remis au goût du jour par les néo-modernistes.

La « messe » de Luther a été une des premières à s'exprimer en langue vernaculaire et l'on sait à quel degré de haine pour la messe catholique cet homme s'est engagé. Pour lui, la messe n'est qu'une liturgie de la parole, un mémorial, d'où la nécessité de tout comprendre sans mystère. Or le sacrifice de la Croix renouvelé sur nos autels est un mystère. Les traditionalistes ont souvent une réputation de jansénistes, à savoir d'intransigeants en morale, et pourtant l'étude de la liturgie marque une franche opposition. Ainsi le Pape Pie VI a-t-il condamné une proposition soutenant « qu'il faut introduire l'usage de la langue vulgaire dans les prières liturgiques : [cette proposition, dit le pape] est fautive, téméraire, perturbe l'ordre prescrit pour la célébration des mystères et produit facilement de nombreux maux ». (Bulle *Auctorem Fidei* de 1794 contre le synode janséniste de Pistoie). La liturgie est tournée vers Dieu et non d'abord vers les hommes, elle est un acte de culte, et non d'abord un enseignement tourné vers les hommes.

Le néo-modernisme des années soixante a oublié cette réalité en cherchant à tout prix à faire participer le peuple à la liturgie, oubliant ainsi les textes romains récents. Ces textes ont malheureusement été trop flous, avec une sorte de double langage qui a permis aux novateurs de supprimer le latin sans heurt tout en disant qu'on ne le supprime pas. Ainsi le concile Vatican II lui-même demande de « conserver l'usage de la langue latine » dans son décret sur la liturgie § 36.1, et ensuite concède au § 36.2 « une large place à la langue du pays surtout dans les lectures et les monitions... » Une fois de plus, c'est du bon sens que de faire une lecture en français le dimanche, mais cela a été utilisé subversivement comme une porte ouverte qui a laissé passer le torrent de la nouveauté. Soyons logiques : sont en latin les parties de la messe destinées à Dieu, et peut être exprimé en français l'enseignement destiné aux hommes : lectures et sermons. La nouvelle messe, étant pratiquée en langue vernaculaire, est implicitement destinée à l'homme et non à Dieu, c'est toute une nouvelle théologie qui est en application. La liturgie théocentrique, c'est-à-dire vers Dieu qui a sauvé les hommes, et non anthropocentrique, vers l'homme qui veut se faire Dieu, a toujours été celle de l'Eglise, et le latin explicite cette orientation. Concernant le latin, Brassens avait donc fait une sage remarque.

Abbé Bruno France †

L'ultime sacrement

La catéchiste demande aux enfants, combien il y a de sacrements.

Une petite fille se lève et dit :

- Il n'y en a plus.
- Et pourquoi donc ?
- Parce que ma grand-mère a reçu les derniers.

Rassurez-vous, il y en a toujours sept, mais cette remarque nous permet de rappeler qu'il ne faut pas oublier le dernier sacrement : l'extrême-onction. Un sport extrême est caractérisé par le fait d'avoir une activité stressante qui frôle la mort, comme pour la défier. Il faudrait éviter que le dernier sport extrême à la mode soit d'avoir un mourant dans sa famille : surtout appeler un prêtre au dernier moment.



En ce mois où nous sommes plus concentrés sur le sort des âmes du purgatoire, il nous faut prier pour elles, mais aussi éviter à la racine de lourdes conséquences pour les futures âmes du purgatoire. Les litanies suivantes pourront nous aider, ou aider nos proches à bien réagir.

NE DITES PAS... DITES...

Ne dites pas : il faut éviter de penser à la mort.

Dites : il est indispensable de la prévoir.

Ne dites pas : heureux ceux qui meurent sans s'en apercevoir.

Dites : heureux sont ceux qui ont le temps de la préparer.

Ne dites pas : nous appellerons le prêtre au dernier moment.

Dites : n'attendons pas que le malade ait perdu connaissance pour appeler le prêtre.

Ne dites pas : l'arrivée du prêtre risque de l'impressionner.

Dites : il a besoin du réconfort spirituel et son éternité en dépend.

Ne dites pas : heureusement, il n'a pas souffert.

Dites : pensons à soulager la souffrance de son âme s'il est au purgatoire.

Ne dites pas : la mort est la fin de tout.

Dites : la mort est le commencement de tout : c'est l'âme qui entre dans sa demeure éternelle.

Le téléphone insupportable

Imaginez ce qui se passerait si nous traitions notre Bible de la même manière que notre portable ? Toujours nous mettrions notre Bible dans le sac, à la poche du pantalon ou de la veste. Et nous y jeterions un coup d'œil plusieurs fois par jour. Et nous reviendrions la chercher quand nous l'aurions oublié à la maison ou au bureau.

Et nous l'utiliserions pour envoyer des messages à nos amis. Et si nous la traitions comme si on ne pouvait vivre sans elle ?

Et si nous l'offrions à nos enfants, pour leur sécurité et pour communiquer avec eux ?

A la différence du portable, la Bible ne connaît pas de panne de réseau.

On peut se connecter à elle n'importe où et on n'a pas besoin de se préoccuper du crédit car Jésus a payé la facture, nous disposons d'un crédit illimité.

Et par-dessus tout : la communication ne peut être coupée et la batterie est chargée à vie.

LISTE DE NUMEROS A PARTAGER AVEC SES AMIS

Numéro d'urgence : Quand tu es triste, compose Jean XIV

Quand tu es nerveux, compose Psaume 51

Quand tu es préoccupé, compose Matthieu VI-19,34

Quand tu es en danger, compose Psaume 91

Quand Dieu te paraît loin, compose Psaume 63

Quand ta foi doit être fortifiée, compose Hébreux XI

Quand tu es seul et terrifié, compose Psaume 23

Quand tu es dur et critique, compose I Corinthiens XIII

Pour connaître le secret du bonheur, compose Colossiens III-12-17

Quand tu veux paix et repos, compose Matthieu XI-25-30



Quelques activités pour préparer Noël

Le dimanche 25 novembre :
Marché de Noël à la Placelière

avec le stand de la compagnie des anges
(confitures et mets fins salés, sucrés),
la foire aux vins, brocante, gaufres,
barbe à papa, vins chaud,...

Le samedi 15 décembre :
Crèche vivante à Nantes

15h00 Place St-Pierre
avec plus de 160 acteurs, chorale,
trompette, galoubet, flûte, orgue,
décors, animaux,...

Pour l'Immaculée Conception Samedi 8 décembre 2018 Procession aux flambeaux

Départ
zohoo

du Pont de
la Tortière

au Pont
Morand

Venez
tous !

Renseignements au 02.40.29.48.70

¹ Vous trouverez l'intégralité de ce récit dans l'excellent livre de l'abbé Nicolas Pinaud, aux éditions Saint-Agobard : « Petite histoire de Notre-Dame du Cap et du Miracle du Pont de glace, dit 'Pont des Chapelets' ».

« Ce n'est pas la glace qui nous supporte, ce sont les chapelets de notre curé ! »

Si le miracle de Lépante est bien connu des catholiques, au moins dans les grandes lignes, il est une autre histoire, beaucoup moins connue, celle-là, pourtant tout aussi spectaculaire et très riche en enseignements, victoire du Rosaire comme celle de Lépante, c'est le miracle du pont de glace, au Canada-français, en 1879, dit « Pont des Chapelets ».

On est au Cap de la Madeleine, juste en aval de la ville de Trois-Rivières, sur le Saint-Laurent ; la paroisse a tellement augmenté, que la moitié des fidèles passe sa Messe du dimanche dehors, à fumer sa pipe et s'amuser. Devant une telle situation, et par suite les péchés mortels qui se multiplient, la Bonne Mère « ne peut qu'être touchée et favoriser au mieux les travaux », se disent nos deux prêtres : le curé, l'abbé Luc Désilets, et son vicaire, tout nouvellement ordonné, l'abbé Louis-Eugène Duguay. Ce qu'il



nous faut, pour charrier ces tonnes de pierres nécessaires à la construction d'une nouvelle église, c'est tout simplement le pont de glace, qui ne manque pas d'apparaître sur le Saint-Laurent à chaque hiver, dans ces régions si froides. On attend donc l'hiver avec impatience.

Mais cette année : point de glace sur le Saint-Laurent... Et pourtant, ce n'est pas faute d'avoir prié : les chapelets s'ajoutent aux chapelets, le dimanche après la Messe, dès la fin de novembre. Décembre passe, et puis janvier : la glace ne devrait plus tarder... mais février passe aussi, mars arrive (avec la fonte des neiges) et, toujours pas l'ombre d'un glaçon...

Dieu éprouve

L'abbé Luc Désilets était arrivé dans une paroisse difficile, après un siècle de quasi abandon. Ses premières années sont désespérantes : le blasphème,

l'ivrognerie et l'impureté règnent sans aucune gêne chez les hommes et les jeunes gens, et on n'est pas étonné de ne voir personne pendant tout l'après-midi de confessions la veille de l'Ascension (cf Bonus, p.5)

Le Ciel indique au curé le moyen : le Rosaire ; les résultats sont immédiats, les miracles se succèdent... notamment au moyen des roses bénites, qu'il convient d'évoquer ici ; mais la conséquence inéluctable, c'est que la petite église paroissiale qui était venue remplacer déjà la toute petite chapelle privée des débuts, est devenue bien trop petite. Et c'est là qu'on en est en 1879, date de notre récit : il faut absolument construire.

Donc, toute la pierre est préparée avec diligence sur la rive sud, sur les terrains de Sainte-Angèle, et on n'attend plus que l'hiver pour passer toute cette pierre sur la glace, car on n'a pas les moyens de le faire par bateau.

Seulement voilà : cette année, le Saint-Laurent ne se couvre pas de glaces comme à son habitude : le Ciel éprouve la terre. « Si même vous n'aviez pas la foi plus grosse qu'un grain de sénevè, elle vous serait encore suffisante pour déplacer les montagnes ». (Matth. XVII, 19) Comme la maladie de Lazare, cette épreuve est « pour la gloire de Marie », que Dieu souhaite voir honorée en ce lieu...

Pour la fête de saint Joseph...

Les fidèles se découragent. Au premier dimanche de mars, au chapelet récité après la grand-Messe pour demander la glace nécessaire au transport de la pierre, il n'y a plus qu'une vingtaine de personnes.

D'ailleurs cela fait plusieurs mois que le curé est malade... Il ne s'en démène pas moins, et obtient de son évêque la permission de passer **une entente perpétuelle avec la Sainte Vierge** : il lui fait le vœu de ne pas détruire l'ancienne église de 1714, et de

la lui consacrer sous le titre de Notre-Dame du Rosaire. Apparemment c'est ce qu'attendait la Bonne Mère (faire de cette terre le sanctuaire marial national), car dès ce moment les choses vont se précipiter, alors même qu'on rentre dans des discussions sans fin, pour reprocher à l'abbé Désilets qu'il n'a même pas les moyens de transporter cette pierre qu'il fait tailler...

La glace en réalité n'était pas si loin (vu depuis le Ciel !) puisque le Saint-Laurent avait pris à seulement vingt kilomètres en amont et sur la rivière Saint-Maurice.

Le vendredi 14 mars 1879, la Sainte Vierge car c'était Elle à n'en pas douter-fit souffler un vent violent du Sud-ouest, qui balaya la sortie de la rivière Saint-



Maurice et la rive nord du Saint-Laurent, et couvrit ce dernier d'innombrables îlots de glaces flottantes qui s'entassaient peu à peu juste à un petit kilomètre en aval du Cap de la Madeleine. Il devenait alors possible de traverser en sautant de l'un à l'autre, et même... de les souder par un arrosage persévérant pour en faire un pont. Mais il fallait avoir la foi...

Le curé Désilets appela saint Joseph à la rescousse, et promit, par son vicaire, une Messe chantée pour le mercredi 19 mars afin d'obtenir un pont de glace. L'abbé Duguay aussi, en ce 16 mars, demanda des volontaires pour l'accompagner dans la traversée qu'il tenterait après les vêpres pour rejoindre la rive sud ; quant aux paroissiens, ils restèrent au chapelet après la Messe mais leur espérance était presque nulle : personne n'y croyait, et on a même entendu ce jour là des : « *Encore un chapelet de perdu !* »

Un pont, oui... mais à vous de le fabriquer !

Quant au vicaire, lui, il ne perdait pas son temps, avec les volontaires, une quinzaine de braves, grands et petits. Il faudrait lire tout au long le récit qu'il fit de cette première traversée, déjà miraculeuse à elle toute seule : pas une perte, pas même un pied mouillé ! Deux paroissiens marchent en tête, le premier une hache à la main et tenu par le second avec une corde autour du corps, puis venaient le vicaire et les autres. Entre les morceaux de vieille glace les distances étaient variables, ici trois mètres, là cinq, ailleurs dix, vingt ou trente mètres et

plus-pour traduire le récit de l'abbé dans nos unités de mesures.

« *Sur les espaces de neige flottante, nous hâtions le pas. Lorsqu'un de nos pieds voulaient s'enfoncer, nous les retirions à la hâte et allions vite rejoindre une banquise qui nous offrait une halte à l'abri du danger* ». Et juste en-dessous de cette neige flottante on entendait bruire le courant du fleuve...

Mais au bout de cette piste flottante, on était encore à quelques trois cents mètres de la rive sud, et, devant soi, rien que de la neige flottante, pas de glace. Va-t-on être obligé de s'arrêter si près du but ? (le Saint-Laurent fait ici plus d'un kilomètre et demi de largeur). L'abbé se prend à penser à toutes ces Messes passées à rire dehors...

Quand il relève la tête, c'est pour voir ses deux guides à 50m de lui : ils ont découvert qu'en prenant en diagonale, on pouvait espérer atteindre l'autre rive. Le passage n'était pas bien épais, au point que la plupart n'essayèrent pas d'atteindre l'autre rive. Mais l'abbé, lui y arriva, et c'est ce qui fit pencher la balance quand il arriva « de la rive sud » ! au milieu d'une énième discussion houleuse contre le curé incapable de transporter la pierre commandée. Eh bien, si, on l'avait ce pont ! Bien faible, et tout le travail restait à faire, mais la Madone avait visiblement donné la glace.

On se mit donc à l'œuvre. La première équipe resta jusqu'à 23h dans une nuit d'encre, à baliser le chemin des derniers 500 m. C'est pendant ce travail que la remarque d'un des hommes donna son vrai nom au pont. Il regarda la fenêtre éclairée du presbytère et conclut : « *Ce n'est pas la glace qui nous supporte, ce sont les chapelets de notre curé !* ». Il fallait encore faire tout un travail pendant deux jours et deux nuits, de balisage, d'assemblage de la glace et de la neige, de consolidation du pont, d'élargissement de la voie... en mouillant la glace. Et pendant ce temps les femmes et les enfants continuaient de forger dans les foyers l'immense chaîne de chapelets qui retenait les hommes à la surface de l'eau. En 1950 des témoins se souvenaient encore d'avoir été réveillés par leur mère qui les faisait marcher autour de la table afin qu'ils ne s'endorment pas en récitant les chapelets qui servaient de piliers au pont de glace.

Mais cela n'est rien (ou presque), à côté des quelques 2400 tonnes de pierre (sans compter les grosses pierres de fondation) à faire traverser par traîneaux de 800 kg à 1 tonne et demie, sur un étroit passage de 15 à 20 cm d'épaisseur. Sans compter qu'étant obligés de prendre le même chemin, quelles ornières devait-il y avoir après huit jours, au rythme de 300 allers-retours par jour ?!... À la fin, cela devait vraiment revenir à marcher sur les eaux !

Tout se passa pour le mieux. À la Messe chantée de saint Joseph, le vicaire lut une lettre du curé, où il recommandait bien de laisser de côté ses petites affaires personnelles : visiblement la Sainte Vierge donnait le pont pour la pierre et rien que pour la pierre de son église. Il n'y eut pas d'accident, à part deux chiens qui se battaient, et se noyèrent en sortant du chemin balisé. Un épisode mérite d'être mentionné, c'est le cheval que son maître fit aller hors du chemin balisé. Il tomba dans l'eau du fleuve, et y resta trois quart d'heures, la tête soutenue par un morceau de glace ! L'avertissement était parlant : seule la route balisée était donnée par le Ciel.

Le curé avait demandé de la pierre pour bâtir jusqu'aux fenêtres. On dut justement estimer que c'était le dernier passage, quand on arriva à cette quantité...

En guise de conclusion, il nous faut évoquer le Père Frédérique Jansoone, capucin, né à Ghyvelde, en France à la frontière belge, que Notre-Dame destinait à son sanctuaire pour le développer, la faire connaître... et qui s'entendra si bien avec la foi vive d'un abbé Désilets.

On y viendra de toutes les provinces du Canada. Voilà donc ce que le Ciel avait en vue pour ce petit coin de terre, avec toutes ces épreuves, cet hiver sans glace etc. : la gloire de Notre-Dame du Rosaire et le moyen d'attirer toujours plus ses enfants.

Abbé Louis-Marie Buchet †



LE PONT DES CHAPELETS
CONSTRUIT EN 1924
POUR COMMEMORER
LE PRODIGE DE LA
FORMATION D'UN PONT DE
GLACE SUR LE FLEUVE
EN MARS 1879

EN BONUS !

Trois-Rivières avant le Pont !

Mais revenons quelques années auparavant, pour comprendre ce qui s'est passé à Notre-Dame du Cap.

Les perles aux pourceaux...

Douze ans avant, à la veille de l'Ascension 1867, l'abbé Luc Désilets se retrouve bien seul alors qu'il attend ses paroissiens à confesse : pas une seule visite de l'après-midi. En rentrant à son presbytère, il s'arrête confier sa détresse au Maître de la moisson et demande à Notre-Dame de lui indiquer le secret pour réveiller ses paroissiens, engourdis par plus d'un siècle pratiquement sans prêtre.

C'est alors que son attention est attirée par une scène inhabituelle : un jeune cochon entré là, mâchouille, en toute tranquillité, un chapelet devant l'autel de la Vierge. L'abbé récupère l'objet, mais surtout comprend la leçon : « *Les gens laissent tomber le chapelet, se dit-il, et ce sont les cochons qui le ramassent* ».

Quelle tristesse, mais que le Ciel est bon de lui indiquer ainsi le remède ! Le lendemain en chaire, on peut imaginer les avertissements qu'ont dû recevoir les fidèles, à partir de ce triste événement... et voilà notre curé parcourant sa paroisse et celles avoisinantes, passant de maison en maison, afin de recruter des membres à l'Archiconfrérie du Rosaire.

Le résultat ne se fait pas attendre : la confrérie grossit à vue d'œil et la paroisse se trouve toute transformée... par le Rosaire de Notre-Dame.

Tout ceci n'est pas sans nous rappeler la traînée de poudre que fut la conversion de la paroisse de l'abbé Desgenettes (Notre-Dame des Victoires à Paris, quelques décennies plus tôt, les 3 et 11 décembre 1836), ou même la transformation d'Ars après ce 13 février 1818 où a débarqué un nouveau curé, apparemment si insignifiant : « *Il n'y a pas beaucoup d'amour du Bon Dieu à Ars*, avait dit l'évêque en y envoyant Monsieur Vianney : *vous y en mettez...* ». Et la Sainte Vierge en avait mis : c'est ce qui se passe tout le temps, à Ars, à Paris, à Trois-Rivières...

Un véritable enfant, pour sa Mère

En 1845, l'abbé Luc Désilets est admis à 14 ans dans la Congrégation de la Sainte Vierge, et voici ce qu'on peut lire dans ses notes intimes : « *En entrant dans la Congrégation, je me suis consacré pour toujours à Marie. Je l'ai prise pour ma Mère*



Notre-Dame du Cap

et Elle m'a reçu pour son enfant d'une manière toute spéciale. Je lui ai promis de la bien servir tous les jours de ma vie sans jamais l'abandonner et Elle s'est engagée à me secourir jusqu'à la mort. Je dois donc me comporter à son égard comme un enfant à l'égard de sa mère... Cela veut dire : l'aimer tendrement ; éviter avec soin tout ce qui pourrait lui déplaire et la chagriner, chercher à la contenter par ma conduite et surtout par la pratique des vertus chéries : l'humilité et la chasteté [suivent ses obligations]. En sortant du collège on ne cesse point d'être consacré à la Sainte Vierge et un bon congréganiste remplit partout ses devoirs envers Marie ». Et plus tard, quand il reçoit le scapulaire notamment : « ...Celui qui a une piété et un amour si tendre pour la Mère de Dieu doit regarder son salut comme assuré [cf. les promesses du scapulaire]. Il doit se considérer comme certain de passer son éternité auprès de cette Mère bien-aimée ». Et puis : « ...Je me souviendrai toujours que comme congréganiste je suis son enfant privilégié ; comme membre de l'Archiconfrérie [du Rosaire] j'ai un droit particulier sur son Cœur Immaculé ; comme revêtu de son saint habit, un autre droit à sa protection spéciale [d'où mes devoirs envers Elle...] ».

La suite nous montrera combien il a tenu ses engagements, et que ce service est agréable à la Reine du Ciel, qui ne se laisse pas vaincre en générosité. Comme vicaire en 1861, son curé ne lui trouvera qu'un seul défaut : « consacrer trop de temps à la prière et à l'étude » !

La foi d'un curé

On ne s'étonne pas dès lors d'une certaine puissance chez lui, comme dans l'épisode « des bleuets ». À la fin de l'été, les paroissiens préféraient la cueillette

des bleuets à l'assistance à la Messe. « Si vous allez aux bleuets le dimanche, l'an prochain, vous n'en aurez pas », leur prédit le curé. Et l'année suivante, on rapporte qu'il n'y eut pas de myrtilles !

Il est vrai que de pareils procédés ont le don de remuer les esprits... Surtout que ce n'est pas un cas isolé : il y eut l'épisode des sauterelles, qui sont venues tout ravager, quand, suite à des plaintes sur le sermon, le curé les prévint que Dieu parlerait à sa place, puisqu'ils ne voulaient pas l'écouter ; et il fallut des prières publiques pour conjurer cette nouvelle « plaie d'Égypte ». « Priez la Sainte Vierge, dites votre Rosaire et vous serez protégés », leur répondit le curé ».

Au Cap de la Madeleine, on commençait à être coutumier de ce genre de faits. Une dizaine d'années auparavant, avec l'abbé Onésime Désilets, à la Messe de minuit de Noël 1856, l'assistance ne comptait que trois hommes. Les autres étaient à la pêche aux petits poissons des chenaux, ces petites morues qui arrivaient autrefois pour l'Avent, mais désormais c'était vers la Noël que tombait leur grosse affluence, et donc tout le travail que cela suppose. L'abbé ne se démonta pas ; il annonça aux hommes qu'« à l'avenir le poisson ne les empêcherait plus de faire la visite de l'Enfant-Jésus dans la nuit de Noël ». Et l'historien de noter qu'il « avait une foi extraordinaire en même temps qu'un caractère et une piété très originale ». Si bien que, et il convient de le noter, « le petit poisson a cessé de monter au Saint Maurice [rivière qui se jette dans le Saint-Laurent juste en amont de Trois-Rivières et du Cap de la Madeleine] et ce pendant plusieurs années. Les hommes un peu âgés se souviennent bien de cela ».

L'historien ajoute que lorsque l'abbé Luc Désilets (dont il est parlé tout au long de ces lignes) arriva ici comme curé, les choses en étaient là. « Il fit beaucoup prier et, après quelques années de prières persistantes, le poisson se mit à monter de nouveau, mais en retard d'une lunaison, et ainsi il ne dérange pas les solennités de Noël » ! Le Bon Dieu peut même dérégler les poissons pour les hommes...



L'arrivée du Père Frédéric au Cap-de-la-Madeleine le 29 septembre 1881,

Abbé Louis-Marie Buchet †

Pour la petite histoire, l'auteur de cet article est né à 100 km de N-D du Cap...

Une puissance d'intercession insoupçonnée !

Si ce qui disparaît a de la gloire, ce qui demeure en a bien davantage ! Par cette petite phrase, Saint Paul nous laisse réaliser un rayon, une parcelle de l'étonnement que ressentira notre âme en entrant dans l'éternité, à l'instant où le voile de la foi s'étant soudain déchiré, les réalités spirituelles, connues dès ici-bas dans l'obscurité de la foi, se découvriront à nous, apparaîtront tout à coup dans leur éclat, incomparablement concrètes. Quelle découverte stupéfiante pour l'âme qui entre dans l'éternité ! Si les choses de ce monde éphémère ont leurs gloires, leurs attraits, leurs avantages, pour lesquelles nous sommes prêts à bien des efforts et des travaux (pensons, par exemple, à ce que nous faisons naturellement et sommes prêts à faire pour entretenir et conserver la santé, qui est un bien

inestimable et pourtant si fragile et éphémère ; mais même, ne serait-ce que le soin bien légitime que nous apportons à préparer une fête familiale ou un événement de la



Val d'Anniviers en Valais

vie courante...) ; qu'en sera-t-il alors, si les choses de ce monde ont une telle importance, qu'en sera-t-il des vérités éternelles qui ne passent jamais ? **Quel horizon incomparable se découvre au sortir de cette vie !** L'âme profondément chrétienne, en vérité, ne sera pas étonnée, en ce sens que l'essentiel est déjà connu en cette vie par la foi. Mais comprenons, à cette lumière, l'importance qu'il y a dès ici-bas de vivre de ces réalités éternelles que nous connaissons, qui pour le moment sont cachées à nos yeux, mais qui nous indiquent ce que nous découvrirons de l'autre côté. Heureux l'homme de foi, sage et prévoyant, qui ne sera pas trop surpris en entrant dans l'éternité ! *Car les enfants de ce monde, se plaignent tristement Notre Seigneur dans l'Évangile, sont plus habiles dans la conduite de leurs affaires temporelles que ne le sont les enfants de lumière pour préparer leur éternité !*

Ce que je voudrais exprimer par ces quelques

lignes, c'est surtout la **proximité, la connaturalité que nous avons dès ici-bas avec ces réalités éternelles** qui se découvriront à nous seulement après la mort, mais que nous connaissons dès à présent par la foi. Proximité, connaturalité qui font que ces réalités sont nôtres en vérité dès à présent, avec toute la puissance que cela implique. Vivant en ce monde, nous ne sommes plus de ce monde par le don surnaturel de la grâce qui illumine notre âme et qui nous unit, nous assimile à Notre Seigneur. Également par la proximité que nous pouvons avoir avec le Sacrifice de l'Agneau divin renouvelé quotidiennement sur l'autel. N'est-ce pas véritablement extraordinaire et considérable ? Il n'y a qu'à citer par exemple un extrait du discours de Jésus sur le Pain de Vie, Don suprême et Testament

de son Amour. Un discours totalement incompris, sur le moment, par les juifs. En effet, ces paroles de Jésus ne sont pas de ce monde, elles expriment cependant un

mystère que Jésus vient réaliser en ce monde parce qu'Il est Dieu et qu'Il vient nous préparer à son Royaume. Devant les juifs venus à lui après le miracle de la multiplication des pains, Notre Seigneur s'exclame : *En vérité, en vérité je vous le dis, vous me cherchez, parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. **Travaillez en vue d'obtenir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure pour la vie éternelle, et que le Fils de l'homme vous donnera...** Le Pain de Dieu est Celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde.* Ils lui dirent donc : *Seigneur donnez-nous toujours de ce pain !* Jésus leur dit : *Je suis le Pain de Vie ; celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif... La volonté de mon Père qui m'a envoyé, c'est que quiconque voit le Fils et croit en Lui, ait la vie éternelle ; et moi-même je le ressusciterai au dernier jour... Je suis le Pain vivant qui suis descendu du ciel. **Si quelqu'un mange de ce Pain, il***

vivra éternellement ; et le Pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde... Celui qui mange ma chair et boit mon Sang demeure en moi et moi en lui. Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, et que, moi, je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi ! Quel mystère ! Difficile à expliquer, difficile à comprendre pour nos intelligences terrestres, et pourtant... Tout est là : **vivant en ce monde, nous sommes déjà de l'éternité** par cette vie divine, reçue au Baptême et nourrie par la Très Sainte Eucharistie, par cette union et cette participation qui nous sont offertes au Sacrifice de Notre Seigneur. Nous sommes déjà de l'éternité, concitoyens des saints, et cependant bien facilement nous l'ignorons, nous ne le soupçonnons pas, nous n'en vivons pas, ou si peu ! Nous ne nous rendons pas compte de la valeur de ces éléments d'éternité que Jésus a légués à son Église pour que nos âmes y aient accès. Il y a pourtant tellement de quoi se réjouir et de quoi rayonner ce trésor autour de nous !

L'application que je voudrais faire de ces quelques considérations, c'est de signaler l'un des fruits merveilleux d'éternité que nous pouvons porter en cette vie, ne serait-ce que par la moindre de nos actions faite sous le signe de l'amour de Dieu, lorsque nous sommes en état de grâce. Vivant en ce monde, nous ne sommes alors

plus de ce monde, notre être et notre agir terrestres étant tellement dédiés, par la grâce, au Royaume éternel de Dieu, appartenant à l'ordre surnaturel ! Cela nous donne une proximité et une puissance d'intercession insoupçonnées vis à vis des âmes qui nous entourent, mais **tout particulièrement en faveur des âmes des fidèles qui sont morts**. Beaucoup d'entre ces âmes se trouvent plongées dans ce lieu si douloureux du Purgatoire, cet abîme de souffrances indicibles, ce gouffre de solitude, de soif et d'attente. Ces âmes entrées dans la vie éternelle, pour qui le voile de la foi s'est déchiré, et qui n'étaient pas tout à fait prêtes encore à briller de la vision béatifique du ciel, ces âmes brûlent de

la soif de voir Dieu qu'elles ont entrevu comme en un éclair à l'heure du jugement. Cette heure de vérité où l'âme se rend compte et goûte soudain à quel point elle est toute faite pour Dieu et pour vivre de Lui.

Les âmes du Purgatoire ne sont pas si loin de nous qu'il ne paraît, car elles partagent avec nous la même vie surnaturelle jaillie de la Croix et, à ce titre, nous pouvons influencer sur elles, en vertu du dogme de la Communion des saints. **Les mérites de Jésus sont là et nous pouvons les faire nôtres et les appliquer à ces âmes souffrantes et assoiffées de Dieu**. Si nous savions la puissance que nous avons

ici-bas de les soulager, de hâter leur purification et même de les délivrer pour l'éternité ! Alors que nous ne les voyons plus ici-bas, que nous sommes encore au milieu de ce monde, en cette vallée de larmes, accaparés par les soucis de la vie présente, nous partageons cependant avec elles la même vie de la grâce et, forts de ce trésor, forts de cet accès qui nous est donné à Notre Seigneur Lui-même, à son divin Sacrifice, par le Très Saint Sacrement, nous pouvons obtenir et communiquer à ces âmes souffrantes les mérites et le réconfort qu'elles ne peuvent plus obtenir pour elles-mêmes, car le temps du mérite s'est définitivement achevé pour elles...



Quelle puissance nous est donnée de pouvoir intervenir, influencer, rayonner dans l'éternité auprès des âmes du Purgatoire, dans **cette vie future et sans fin dont le moindre aspect est incomparablement plus glorieux et désirable que toutes les richesses et les beautés de la terre qui sont périssables**. Oh ! Mettons à profit le temps précieux que le bon Dieu nous donne et les trésors éternels qui sont là tout près de nous. Vivons de la grâce, allons à l'Autel du divin Sacrifice et usons de cette puissance d'éternité que Notre Seigneur place à notre portée, entre nos mains, au centre de notre âme !

Abbé Édouard Boissonnet †